

Pour une institution qui légitime et soutient les ressources de la personne et de ses liens à autrui

Eric Bonvin

Journée de formation PrésuiFri – Fribourg le 6 septembre 2016

La ressource, un remède comme un autre ?

La ressource est, selon sa définition, « un moyen pour se sortir d'une mauvaise situation, ce à quoi on a recours et qui peut fournir ce dont on a besoin ». Mais si nous considérons la ressource comme un *moyen*, peut-on vraiment la considérer comme une *chose* à administrer, une *entité* qui pousserait au sein de l'individu, telle une plante dans un pot ?

Elle n'est pas davantage un objet, un médicament, ni une recette qu'il suffirait d'inoculer ou d'ingérer en attendant qu'agisse sa substance active.

Nous le savons bien, il n'existe pas de Saint Graal providentiel, de potion miracle ou tout simplement de *moyen* capable de venir à bout de la détresse existentielle et de redonner la vie... cela ne marche pas comme cela !

Un moyen ou un remède est ambigu, il dépend de l'usage que l'on en fait. Une ambiguïté déjà comprise dans la définition initiale du mot grec ancien *pharmakon* (φάρμακον,) qui pouvait signifier aussi bien « remède », « drogue », « philtre », que « poison » ou « venin » ! Ce que le mythe de Theuth, qui évoque la naissance de l'écriture dans le Phèdre de Platon, illustre bien : (texte commenté par Derrida dans « La Pharmacie de Platon »)

SOCRATE

J'ai donc ouï dire qu'il existait près de Naucratis, en Égypte, un des antiques dieux de ce pays, et qu'à ce dieu les Égyptiens consacrèrent l'oiseau qu'ils appelaient ibis. Ce dieu se nommait Theuth.

C'est lui qui le premier inventa la science des nombres, le calcul, la géométrie, l'astronomie, le trictrac, les dés, et enfin l'écriture.

Le roi Thamous régnait alors sur toute la contrée ; il habitait la grande ville de la Haute-Égypte que les Grecs appellent Thèbes l'égyptienne, comme ils nomment Ammon le dieu-roi Thamous.

Theuth vint donc trouver ce roi pour lui montrer les arts qu'il avait

inventés, et il lui dit qu'il fallait les répandre parmi les Égyptiens.

Le roi lui demanda de quelle utilité serait chacun des arts. Le dieu le renseigna ; et, selon qu'il les jugeait être un bien ou un mal, le roi approuvait ou blâmait.

On dit que Thamous fit à Theuth beaucoup d'observations pour et contre chaque art. Il serait trop long de les exposer.

Mais, quand on en vint à l'écriture : « *Roi, lui dit Theuth, cette science rendra les Égyptiens plus savants et facilitera l'art de se souvenir, car j'ai trouvé un **remède (pharmakon)** pour soulager la science et la mémoire.* »

Et le roi THAMOUS répondit :

Très ingénieux Theuth, tel homme est capable de créer les arts, et tel autre est à même de juger quel lot d'utilité ou de nocivité ils conféreront à ceux qui en feront usage.

Et c'est ainsi que toi, père de l'écriture, tu lui attribues, par bienveillance, tout le contraire de ce qu'elle peut apporter.

Elle (l'écriture) ne peut produire dans les âmes, en effet, que l'oubli de ce qu'elles savent en leur faisant négliger la mémoire.

Parce qu'ils auront foi dans l'écriture, c'est par le dehors, par des empreintes étrangères, et non plus du dedans et du fond d'eux-mêmes, que les hommes chercheront à se ressouvenir.

Tu as trouvé le **remède (pharmakon)**, non point pour enrichir la mémoire, mais pour conserver les souvenirs qu'elle a.

Tu donnes à tes disciples **la présomption** qu'ils ont la science, non la science elle-même.

Quand ils auront, en effet, beaucoup appris sans maître, ils s'imagineront devenus très savants, et ils ne seront pour la plupart que des ignorants de commerce incommode, des savants imaginaires au lieu de vrais savants.

Ainsi le **moyen** ou le *pharmakon* peuvent-ils être autant bienfaisants que néfastes et leur valeur comme leur effet dépend de ceux qui en font usage, de leurs intentions et de leurs actes. En d'autres termes, le moyen est entièrement déterminé par le contexte de son usage, aux fins de la réalisation de l'intention qui unit les protagonistes.

En nous plaçant dans le contexte de la problématique du suicide et de sa prévention, nous voyons bien que les médicaments psychotropes, prescrits pour venir en aide aux personnes en détresse morale, sont aussi un des moyens les plus fréquemment utilisés par celles qui tentent de se suicider. De la même manière, nous pouvons également vérifier que l'institution, comprise comme un moyen ou une organisation permettant de réaliser des intentions collectives, peut autant être le lieu de protection d'une personne contre sa propre intention de mettre fin à ses jours, que celui où elle peut être assistée pour mettre fin à ses jours.

Les moyens, « médicament » ou « institution », sont donc autant des *ressources* pour soulager la souffrance et prévenir un éventuel désir de suicide, que pour se suicider effectivement !

Ce qui agit dans le cœur des humains

Dans le domaine du soin relationnel, des milliers d'études ont tenté de mettre en évidence l'efficacité spécifique de tel ou tel *moyen* ou *méthode* de psychothérapie (des centaines d'approches psychothérapeutiques différentes, individuelles, en famille, en groupe, corporelles ou pharmacologiques) pour traiter tel ou tel trouble... mais en vain ! Au final, aucune méthode n'a réussi à décrocher la timbale... si ce n'est toutes ensemble et indépendamment de leurs spécificités.

Il s'avère en effet que le fait de rencontrer un thérapeute agit nettement (le taux de soulagement étant multiplié par 4), indépendamment du moyen ou de la méthode qu'il applique. En y regardant de plus près, de nombreuses études ont finalement mis en évidence les différents facteurs influençant l'effet d'une relation (psycho)thérapeutique pour révéler que près du 85 % de l'efficacité d'une thérapie relationnelle est due à des facteurs non-spécifiques, à la fois extra-thérapeutiques, propres au patient lui-même ou à la qualité du climat relationnel établi entre le thérapeute et son patient. Cela signifie que cette efficacité repose essentiellement sur des qualités relationnelles tel que la confiance mutuelle, l'attention réciproque, la disponibilité relationnelle, la sollicitude ou l'âge du thérapeute. En d'autres termes, ce ne sont pas les moyens employés qui agissent mais bien ceux qui en font usage ! (Eric Bonvin)

Les moyens ne sont que les supports ou les vecteurs d'un acte. Ils n'ont aucune valeur en eux-mêmes. C'est *l'acte agi par une intention* qui est déterminant et sur lequel il nous faut nous attarder. Ce qui agit sur une personne confrontée à la souffrance, la détresse existentielle ou l'intention de mettre fin à ses jours, ce ne sont pas des moyens ou des ressources mais bien des actes relationnels avec des êtres vivants.

Voilà pourquoi la question des *ressources* est à évoquer avec une certaine prudence dans la démarche de prévention du suicide qui nous intéresse ici. En l'occurrence et pour le dire autrement, le *substantif* « *ressource* » est, me semble-t-il, bien trop ambigu pour exprimer clairement ce que l'on souhaiterait qu'il évoque, à savoir *le renouvellement ou le renforcement d'un acte de foi en la vie*.

En effet, quelque chose semble s'être perdu dans ce terme au contact de l'atmosphère de notre civilisation contemporaine de la raison. En faisant du mot censé exprimer un acte de foi en la vie, un *substantif*, nous en avons perdu son essence dynamique et vivante.

Se « *resoudre* » à « *ressourcer* »

En effet, l'étymologie du substantif « *ressource* » nous conduit vers le verbe « *resoudre* » de l'ancien français qui signifiait : « les actions de *ressusciter, relever, remettre sur pied* ». Les verbes « *ressourcer* » ou « *se ressourcer* » n'expriment-ils pas plus justement ce geste de renouvellement d'un acte de foi dans la vie, qui suscite ou permet à une personne de se relever, de se remettre sur pied et de ressusciter ?

Dans la perspective de la prévention du suicide, il n'est d'autre *ressource* à envisager que celle de la mise en acte de l'intention de vivre de la personne en détresse. Et pour la personne qui lui vient en aide, il s'agit de faire un geste qui stimule, suscite ou soutient cette intention de vivre.

Un simple geste vital qui parle au cœur davantage qu'à la raison, compréhensible de tout humain, de tout vivant. Un geste qui accueille l'autre dans une relation humaine et vivante et qui soit empreinte de *confiance* mutuelle, d'*attention* réciproque, de *disponibilité*, de *sollicitude* comme d'*incertitude*. Autant de qualités relationnelles profanes qui libéreront leur effet si elles émanent d'une *intention* claire et sans ambiguïté. L'intention d'inviter et d'accueillir l'autre dans la vie, avec pour seule assurance celle du

lien qui se tisse sans obligation ni contrat mais avec confiance. C'est-à-dire en prenant le risque de secourir l'autre sans contrepartie ni obligation de résultat.

Cette *intention* ou *finalité* de *ressourcer*, de « *resoudre* » devrait être l'impulsion première et prioritaire de toute relation d'aide ou de soin qu'entretient un professionnel ou une institution avec une personne dans la détresse. Seule intention qui permettra à cette dernière de « *se ressourcer* » ou « *se resoudre* » !

Une *intention* qui doit se trouver à la source de tout geste relationnel soit-il singulier ou collectif au travers de la famille, du milieu ou des *institutions* de notre société. Les institutions ne sont-elles pas l'organisation et la mise en commun d'activités humaines en vue de la réalisation d'une *finalité* qui n'est autre qu'une *intention collective* ? Soigner et soulager les souffrances tout en améliorant la qualité et l'espérance de vie (médecine), défendre la collectivité (armée), protéger les personnes (justice), élever et instruire les jeunes (éducation), aider et soutenir les personnes démunies ou dans la détresse (hospice, hôpital, services sociaux, bénévolat).

Une société de la défiance

De la source de l'intention de « *resoudre* » à sa mise en acte, circule un courant souvent détourné par des illusions trompeuses ou contaminé par des projets ambigus. En voici quelques exemples :

Nous l'avons compris au travers de cette présentation, le *remède*, la *méthode* ou le *moyen* n'atteignent pas le coeur de l'homme d'où jaillissent ses intentions, ses émotions et ses actes. Les intentions d'un humain ne sont atteignables qu'au coeur de la relation. Relié à lui, non par une quelconque science de la communication, mais bien par la relation humaine ordinaire, non-spécifique. Une relation indispensable à toute vie humaine, qui ne peut être qu'une fin en soi et non un moyen..

L'homme ne peut vivre seul et sans lien. Un lien du coeur qui permet de nourrir l'espoir et de nourrir la foi dans la vie (Syndrome de Robinson !).

Laisser place à cette simple relation humaine requiert de l'aidant d'abandonner son rôle d'expert des liens sociaux et du soignant de guérir de son envie de guérir. Il s'agit pour eux, d'abandonner l'assurance que leur confèrent les certitudes de leur science, pour prendre le risque de faire confiance dans la personne qu'ils secourent dans sa détresse.

Attitude exigeante et difficile dans le contexte de notre culture moderne qui se fonde sur la *raison* (du latin *rēs*, la chose) et l'*objectivité* scientifique autant que sur l'idée selon laquelle le vivant serait, à l'équivalence de la machine, contrôlable et téléguidable au moyen d'une communication informationnelle codifiée (cybernétique). Un assemblage de représentations et de valeurs qui prétend à l'assurance d'un résultat, une fois appliquées adéquatement les procédures codifiées, tout en insinuant implicitement que l'humain profane ne serait pas fiable pour les appliquer correctement.

En effet, les représentations de notre monde moderne puisent dans trois valeurs-racines fondamentales et paradigmatiques (Gilbert Durand) :

- I. **La vérité et la réalité de notre monde résident dans les faits, les choses, la matière, les moyens (la *rēs*).** Ce sont eux qui déterminent tant l'existence, les sensations que les actes des êtres. La philosophie elle-même se rallia à cette valeur en assimilant l'esprit à un fait ou une chose pensante (selon la formule René Descartes (1596-1650) : *sum res cogitans*).

- II. **La vie et le cours du monde sont déterminés par l'enchaînement des faits.** De l'expansion de l'univers depuis le big-bang d'origine à l'agitation des particules atomiques, en passant par l'évolution des espèces vivantes, des sociétés ou des êtres... autant de catégories de faits qui sont appréhendées par la science en fonction de leurs mouvements dans le temps et l'espace que ce soit par l'astronomie, la biologie, l'histoire, la psychologie, etc. (les arts de Theuth !). La catégorie de l'être humain est elle-même ramenée à une identité déterminée par l'enchaînement de ses actes au cours de sa biographie (John Locke 1632-1704) ou de son anamnèse. Cette représentation réduit finalement le vivant et l'homme à un emboîtement (biobriques) et un enchaînement de faits, à l'image d'une machine complexe. Après avoir été considéré il y a un siècle comme un «appareil psychique», l'esprit n'est-il pas de nos jours ramené au seul produit de l'activité informationnelle de la substance neurale assimilée à un ordinateur vivant ? La grande révolution cybernétique a fait de l'information le déterminant ultime de notre monde animé. Elle acheva ainsi de réifier l'être en le plaçant à un niveau équivalent à celui de la machine (Norbert Wiener). Notre société contemporaine ne prétend-elle pas quotidiennement faire la démonstration d'une fiabilité supérieure de la machine par rapport à l'être vivant et à l'homme ?

III. **La connaissance, le savoir et le pouvoir sur les faits et leurs enchaînements ne sont accessibles au profane que par l'intercession des experts scientifiques.** L'homme moderne se fie davantage au pilote automatique qu'au pilote, au robot de précision qu'au mécanicien, aux algorithmes de communication qu'au charisme d'une personne, au distributeur automatique qu'au caissier, à l'ordinateur qu'à l'homme pensant, au robot soignant qu'au soignant, etc. En d'autres termes, il se fie davantage à la machine et à ses performances qu'au vivant et à l'être vivant. Les réformateurs de la médecine ont institué la médecine fondée sur les preuves (EBM) en mettant en place tous les moyens possibles pour écarter les distorsions et les biais induits par l'être humain, patient comme médecin, dans le but d'établir des faits cliniques scientifiques. Georges Bataille ne rappelait-il pas que « *la science limite la conscience aux objets, elle ne peut connaître le sujet qu'en le prenant pour un objet.* » ! Les certitudes que confèrent les « évidences » ou les « preuves » scientifiques, objectives, à l'expert ne concernent pourtant que le monde des objets (*rès*) et non l'expérience de la vie qui est faite de l'étoffe de *l'incertain, de l'aléatoire et de l'imprévisible.*

Appliquées aux institutions de service (santé, social, éducation, sécurité) avec les principes de l'économie de marché (des choses), ces valeurs ont par exemple légitimé la mise en place d'une *nouvelle gestion des institutions publiques* (New Public Management - NPM). Une forme de gestion applicable à toute institution ou entreprise, indépendamment de sa finalité, et dont la conduite est confiée à un nouveau clergé d'experts gestionnaires. Une forme de gestion dans laquelle les professionnels du terrain sont ramenés au seul statut d'agent de chaîne de production de prestations standardisées en charge d'honorer un contrat de prestation qui fixe des performances de productivité « économique » au détriment de toute considération de la finalité et de la qualité du service rendu.

Ancrée dans l'illusion de la certitude que la maîtrise du vivant, des choses et des machines assurerait à nos actions un résultat toujours prévisible et uniformément contrôlable, notre culture moderne exprime avec autant de détermination son absence de confiance, voire sa méfiance dans l'humain profane. Celui-ci ne serait pas fiable, alors que le remède, moyen ou la machine (*la rès*) le seraient !

Une méfiance perceptible dans notre vie quotidienne par la prolifération du contrat qui est devenu le moyen ou l'instrument de régulation des rapports humains qui s'est imposé dans tous les secteurs de notre société, non seulement dans le domaine du commerce, mais aussi dans les institutions de service, la santé et même les relations thérapeutiques ou d'aide. Un moyen qui prétend donner la garantie que l'autre, connaissant les sanctions qu'il encourt s'il ne respecte pas les termes de l'accord, n'abusera pas de notre confiance. Nous voyons par exemple que le lien entre soigné et soignant a cessé d'être une relation asymétrique légitimée par un engagement de confiance mutuel pour devenir un rapport contractuel formel, compté et symétrique, fondé sur la méfiance réciproque (Michela Marzano).

Autant de valeurs et de paradigmes qui imposent un cadre ambigu aux relations et aux échanges humains censés se fonder sur la sollicitude, l'entraide et le ressourcement :

- Ainsi notre société ne sait-elle plus si la sollicitude à exprimer à l'égard des personnes en proie à des souffrances existentielles doit être de la prévention ou de l'assistance au suicide ? Alors que de leur côté, les personnes souffrantes ne savent plus si, pour espérer une présence humaine lors de souffrances extrêmes, elles peuvent s'adresser aux institutions médicales ou aux associations d'aide au suicide. Ne se sentent-elles pas le plus souvent condamnées à préférer être soulagées en mourant accompagnées plutôt que dans la solitude d'un traitement médical réifiant, fut-t-il prouvé scientifiquement ?
- Alors que nous savons que la confiance est le pré-requis à la qualité de la relation humaine – cela d'autant si son enjeu consiste à atteindre le cœur des intentions de la personne en détresse pour la rappeler à la vie, la ressourcer ou lui permettre de se ressourcer – ne propose-t-on pas aux personnes en proie au désir de suicide de passer un « *contrat* » avec ses thérapeutes ? Ne confie-t-on pas aux experts le soin d'organiser le réseau de "*prise en charge*" de la personne en détresse, le plus souvent à l'insu du réseau naturel qu'il souhaiterait solliciter et avec lequel il gagnerait à être en concertation ?
- Par le détournement de la finalité des institutions publiques vers les seuls intérêts de l'économie administrative, ne voit-on pas leurs activités servir davantage les intérêts politiques (soigner des indicateurs, soutenir et aider l'institution dans ses

obligations administratives, servir les rapports de force entre partis politiques) et particuliers (pécuniaires, pouvoir, image de soi, etc.), plutôt que ceux des personnes (patient, assisté, client...) qui devraient effectivement bénéficier de leurs services ?

Susciter le ressourcement c'est « se resoudre » à faire confiance

Quoi qu'il en soit, la crise de confiance que connaît notre société est profonde. Et pour sortir de son propre piège qui le conduit à se méfier de lui-même, l'homme moderne doit réévaluer ses valeurs et ses universaux. La confiance est une expérience et un sentiment qui ne peuvent émaner que d'un être et ne peuvent être donnés qu'à un autre vivant. Il est donc temps de redonner confiance en la vie, au vivant et à l'être. Il ne s'agit donc plus de faire confiance en la représentation de la machine vivante avec ses attributs de performance, de cohérence, de certitude et de prédictibilité, mais bien dans les qualités propres et intrinsèques de l'être vivant, à savoir *l'incertitude*, *l'incohérence*, *la vulnérabilité* et la convivialité.

Nous savons bien que seule la confiance permet à la vie de se prolonger et de se reproduire. Elle seule génère la convivialité nécessaire aux institutions de notre société humaine. Elle est l'ingrédient relationnel indispensable qui permet à l'humain de faire face à l'adversité. Retrouver et redonner la confiance revient donc à prendre le risque de la donner à l'Autre sans exigence de garantie et aux seules conditions des potentialités que lui confère sa nature d'être vivant, à la fois vulnérable, incertain, faillible... mais tellement humain. Un pari risqué mais salutaire !

La seule certitude à laquelle le vivant soit soumis est celle de la mort. Face à la certitude de la mort ne rivalise aucune autre certitude, si ce n'est l'incertitude qui dure le temps de la vie. La liberté de la vie s'inscrit dans l'espace que lui laisse l'incertitude qui la sépare de la mort ! Exiger de la relation qu'elle réponde à des certitudes, fussent-elles scientifiques, c'est l'engager dans une dynamique inerte et mortifère. La vie ne se nourrit pas de certitudes mais de confiance, de foi en la vie. Permettre à quelqu'un de *se ressourcer* ou « *se resoudre* » en renouvelant son acte de foi dans la vie, c'est lui permettre de composer avec l'incertitude la vie et non la confronter à des certitudes qui n'arriveront jamais à rivaliser avec l'indiscutable certitude de la mort, à laquelle s'accroche justement la personne dont l'intention est de se donner la mort.

Dans la relation humaine que nous établissons avec une personne, il ne peut y avoir d'expert et la personne aidée reste seule légitimée à faire l'expérience de la perception de sa vie, d'elle-même, de ses choix et de ses relations, y compris celles qui lui viennent en aide (clinique de la concertation).

Aucun contrat, aucune science, aucun expert, aucune méthode ni aucun remède ne peuvent nous donner l'assurance d'un résultat en matière de relations humaines, d'intention de vivre ou de mourir. La vie est incertitude et nous ne pouvons que lui faire confiance, c'est-à-dire prendre ensemble le risque de la vivre ! En d'autres termes, il s'agit de faire confiance même dans la personne qui a perdu confiance en la vie, tout en l'honorant de la confiance dont elle nous témoigne. La confiance n'exige pas de certitude mais de prendre le risque de croire en l'autre, en sa manière d'être en vie ou tout simplement en la vie. Un geste humain qui ne requiert aucun contrat mais une attention, une disponibilité à l'autre et, dans notre monde moderne, du courage, comprenez "*du coeur*"!

C'est donc avec la confiance en l'autre et avec une intention qui vise une finalité univoque, claire, explicite, que chaque intervenant - profane (bénévole, proche), professionnel (aidant, soignant) ou institutionnel (médecine, aide sociale, bénévolat associatif) - doit s'engager pour *ressourcer* ou « *resoudre* » et permettre à l'autre de faire le choix de *se ressourcer* ou « *se resoudre* » dans l'espoir de renouveler un acte de foi dans la vie.

Si nos institutions ambitionnent de prévenir le geste suicidaire elle doivent "*se resoudre*" à créer le cadre et les conditions conviviales qui favorisent des relations humaines vivantes, c'est-à-dire empreintes de confiance mutuelle, d'incertitude et de risque... tout ce dont la doxa mangériale contemporaine tente de nous dissuader !

;o) - ;o) - ;o)

Eric Bonvin (eric.bonvin@bluewin.ch) – Fribourg, le 6 septembre 2016

Références :

Platon – Phèdre : Suivi de la Pharmacie de Platon - Jacques Derrida – Falmmarion – Paris 2006

Gilbert Durand – Sciences de l'homme et tradition – Albin Michel – Paris 1996

Michela Marzano – Le contrat de défiance – Grasset – Paris 2010

Eric Bonvin – Relation thérapeutique et machines communicationnelles – *in* Nature et mouvements de la relation humaine – Médecine et Hygiène – Genève 2006

Norbert Wiener – La cybernétique : Information et régulation dans le vivant et la machine – Seuil – Paris 2014